

Y'en a mare

— Bien, mes chers amis, puisque nous voilà réunis...

— Coââ, Coââ ! Bzzz, bzzzzz ! Y'en a mare ! Piii piii ! Vraon vraon !

— Fraaak ! Silence, enfin ! Je vous rappelle que l'heure est grave ! Je disais donc : puisque nous voilà réunis, en ce lieu idéal, nous allons ouvrir la séance. Merci encore d'avoir accepté un cessez-le-feu. En vertu des pouvoirs conférés par mon statut de prédateur alpha de notre bonne vieille chaîne trophique, j'ai accepté de présider la réunion de crise. Unique question à l'ordre du jour : on fait quoi, maintenant ?

— Coââ ?

— Oui, mais cessez de m'interrompre, voulez-vous, ou je vous croque toute crue, commère grenouille verte ! J'espère que chaque groupe a bien élu un porte-parole, afin que ce moment historique ne tourne pas en brouillon de conférence pour la planète. Alors, qui commence ?

— Bon, ben, nous ! Voilà, nous, les urodèles, c'est rapport à la pollution chimique. Faudrait stopper, disons, en gros, tout ce qui est insecticides, produits phytosanitaires et pharmaceutiques. À une époque, naïtre salamandre ou triton, c'était plutôt une bonne pioche. Mais avec les doses qu'avalent nos têtards, l'espèce mute à vue d'œil. Franchement, on n'a pas envie de finir sans queue, comme les cousins anoures.

— Ah ah ! Mate la rainette et son derrière atrophié ! Wharf wharf !

— Allons, allons, nèpes et dytiques, rangez vos mandibules, on se respecte, s'il vous plaît ! Ne m'obligez pas à claquer du bec.

— Quand on est né larve, on ferait mieux de rester humble !

— Qu'est-ce qu'elle raconte, la batracienne, là ?

— Elle te dit que quand on respire par le cul, on ramène pas sa fraise, dytique !

— Et toi, la punaise, tu vas finir par tâter de mon goujon !

— Arrêtez de frimer comme des libellules !

— Hopohop, on se calme chez les insectes, où je fais évacuer l'assemblée !

— Euh, nous, les poissons, voulions signaler l'impact de l'érosion des sols sur nos habitats. La couche de terre du fond augmente et asphyxie le substrat. Sans parler des bâches et bidons.

Résultat, plus de gammares à becqueter. Les brochets ont bouffé les dernières perches. Il reste quelques épinoches et un banc de rotengle privilégiant moustiques et chenilles tombées des arbres. La famille s'étirole. En plus, avec le marnage d'été, on patauge dans vingt centimètres de gadoue. Si notre milieu était relié à un cours d'eau, au lieu de stagner lamentablement, je peux vous dire qu'on aurait activé des nageoires. À moins du déluge biblique, on ne voit pas de futur.

— C'est noté. Les mammifères, maintenant, votre position ?

— ...

— Ohé, les mammifères ? Ils sont où, les poilus ?

— Partis, rat musqué, vison, même plus un campagnol amphibie, le moindre petit museau de musaraigne aquatique. Filé en douce, les lâches, complices de leur cousin à deux pattes. Je suis seule à représenter mon genre. Plutôt la mort que la souillure !

— Bravo pour ton courage, loutre ! Mais, évitons de stigmatiser. L'homme ! Le bouc-émissaire idéal ! Bien commode de trouver un coupable ! Ne partageons-nous pas les responsabilités ? Nous aussi, nous épuisons les ressources en nous entre dévorant. Nous ne sommes pas ici pour faire le procès de l'homme, mais pour nous adapter à l'avenir. D'ailleurs, moi, avec l'homme, ça va plutôt bien.

— Écoutez cet aristo faire son fier parce qu'il est accueilli en roi à la pisciculture ! T'as pas encore compris que c'est tout sauf philanthropie ? Si tu bouffais pas poissons malades et vermines, tu finirais en pâté comme tous les gibiers. Le type te soigne parce que ta présence territoriale évite à une horde de tes congénères de venir massacrer ses bassins. L'autre jour, je vaquais aux abords. Je l'ai vu, ton ami des oiseaux, sortir sa carabine et zigouiller un cormoran coincé sous les filets. Tu me permettras donc de relativiser sa sensibilité naturaliste.

— C'est vrai, loutre, je suis un naïf, moi. J'ai besoin de croire que peut-être, à force, l'humanité va se prendre en main et changer de comportement. Il est plus que temps. Tu sais qu'il existe des endroits où ils réhabilitent les marais ? Bien, je crois qu'on a presque fait le tour. Il reste nous, les oiseaux... Aigrette ? Canard ? Martin ? Mais... Eh, les frangins, où êtes-vous passés ? Vous êtes où... vous êtes... Aaaaah !

À force de guetter du vent sur cette branche morte, je me suis endormi. Sacré cauchemar ! Mais pas pire que la vie en vrai, finalement. J'ai eu beau tester toutes les

techniques d'affût depuis ce matin, bredouille ! À cette période de l'année, autrefois, il me suffisait de déployer mes ailes et un banc de brochetons ou de gardons venait se mettre à l'ombre. La régalade ! Si ça continue, je vais devoir recommencer à migrer. Survoler le Sahara, plus de mon âge, mais aurais-je le choix ? Il me faut chercher un trou de mulots dans un champ, si je veux déployer mon cou une fois au moins dans la journée, et rentrer à la héronnière nourrir mes gosses. Quand je suis arrivé dans le secteur, il y a vingt-deux ans, il restait quinze points d'eau à visiter. Cette mare est le dernier à n'avoir pas été drainé, arasé, remblayé. D'où je perche, on ne dirait pas que ce petit paradis est désormais entouré d'hectares de maïs, aux quatre points cardinaux. J'entends au loin les pelleteuses. Le propriétaire a besoin d'augmenter sa SAU. Lui aussi a ses prédateurs, paraît-il : l'Europe, je crois, ou le capitalisme, ou l'écolo-socialisme, ou les taxes, ou l'immigration... Enfin, c'est flou, tout le monde n'est pas d'accord, chez les humains non plus.

Je me redresse. Une légère brise fait onduler les roseaux et irise le miroir de Narcisse. J'admire une dernière fois le cadre idyllique. Je le raconterai à mes petits enfants. Le bruit des moteurs s'amplifie. Je vais voler sans me retourner. Manquerait plus qu'ils me coincent et qu'un laboratoire scientifique m'utilise comme bio-indicateur. Qu'ils se démerdent entre eux, les pollueurs, avec la fin de leur monde. Même si tout pète un bon coup, nous, le peuple des marais, serons de retour aux affaires, des millions d'années avant eux.

5999 signes, espaces comprises.